

LE GOÛT

La PEINTURE ne fait plus tache.

MAL AIMÉE DEPUIS LES ANNÉES 1970, LA PEINTURE ÉTAIT CONSIDÉRÉE ENCORE RÉCEMMENT COMME UN ART MANQUANT DE MODERNITÉ. MAIS UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ARTISTES ET DE CONSERVATEURS LUI REDONNE DU TRANCHANT ET DE LA PERTINENCE. DEUX EXPOSITIONS FONT DÉCOUVRIR CES ŒUVRES CONTEMPORAINES.

Texte Roxana AZIMI

LONGTEMPS, LA PEINTURE A FIGURÉ AU BANC DES ACCUSÉS,

en France du moins. Trop rétinienne, trop patriarcale, pire, commerciale. Tout juste bonne pour décorer les appartements bourgeois et les salles d'attente des professions libérales. Pourtant, ce médium périodiquement enterré revient en force cet automne, plus vivant que jamais. Au FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA, à Bordeaux, se tient à partir du 25 septembre l'exposition collective « Millénales », panorama pictural de ces vingt dernières années à travers une cinquantaine d'artistes majoritairement abstraits. Une diversité dont rend compte aussi, à une échelle plus modeste, la Maison des arts de Malakoff, qui organise à partir du 26 septembre l'exposition « Picturalité(s) ». À cela s'ajoute la longue liste des solo shows dans les galeries parisiennes : Thomas Lévy-Lasne chez Les Filles du Calvaire, Farah Atassi chez Almine Rech, Daniel Schlier chez Bernard Jordan, Alin Bozbiciu chez Suzanne Tarasiève, Benoît Maire chez Nathalie Obadia, Mathieu Cherkit chez Jean Broly...

De l'eau a coulé sous les ponts depuis les années 1970, où critiques et conservateurs multipliaient les oukases contre un support coupable de tous les maux, en premier lieu de manquer de modernité. Les soixante-huitards défendent alors l'art conceptuel, délesté de toute matérialité. L'avant-garde ne jure que par Marcel Duchamp. « Les gens ont retenu son anathème, le fameux "bête comme peintre", qui est une provocation, une posture de brillant dandy, dont on connaît l'ambiguïté, car la peinture a toujours été importante pour lui », rappelle l'artiste Agnès Thurnauer, qui expose en octobre à la galerie Michel Rein.

Dans les écoles d'art, on ne tolère aucune entorse au credo. À peine inscrit, en 1996, aux Beaux-Arts de Bordeaux, Olivier Masmonteil s'entend dire que la peinture est morte. « Une douche froide », se souvient le peintre, qui a exposé en mai à la galerie Thomas Bernard, à Paris. Formé au même moment aux Beaux-Arts de Saint-Étienne, Damien Deroubaix fulmine encore contre « ces professeurs semblables aux commissaires politiques sous Mao Zedong, ringards, incultes, frustrés, artistes ratés... » Une décennie plus tard, leur cadette Giulia Andreani, qui expose jusqu'au 31 octobre à la galerie Max Hetzler à Londres, entend les mêmes antiennes à son arrivée à Paris, en 2008. « Il fallait

dire tout bas qu'on était peintre, surtout figuratif », rappelle la jeune femme aujourd'hui représentée par la galerie Max Hetzler. Et de résumer l'affaire : « À cette époque, en France, il y avait les peintres d'un côté, les artistes de l'autre. » Pourtant, au même moment, de nouvelles vagues de peintres émergeaient en Allemagne et aux États-Unis...

Il aura fallu attendre ces dix dernières années et l'arrivée d'une nouvelle génération de conservateurs et de critiques moins dogmatiques – comme Claire Jacquet, aux commandes du FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA – pour que les malentendus se dissipent. Au même moment, de jeunes peintres font leur entrée sur scène, notamment dans l'exposition itinérante « La belle peinture est derrière nous », montée en 2010 par la galeriste Eva Hober. Ces jeunes artistes décomplexés s'appellent Thomas Lévy-Lasne, Marlène Mocquet, Claire Tabouret, Mireille Blanc ou Guillaume Bresson. On leur a seriné que la photographie a tué la peinture, a rendu caduque le figuratif ? Ils s'y sont lancés à corps perdu, refusant de laisser à d'autres médiums le pouvoir des images. « La peinture est une image patiente, plus dense, avec une durée de vie plus interminable qu'un flux de photo », avance Thomas Lévy-Lasne. Le médium se nourrit aussi du retour en grâce du geste, du goût renouvelé de la matière. « La peinture est devenue le fétiche d'une époque virtuelle qui a cruellement besoin de chair », abonde Olivier Masmonteil. « La force de la peinture, c'est d'être increvable, ajoute Vincent Pécoil, commissaire de l'exposition « Millénales ». Elle se positionne par rapport à un monde qui fait de l'obsolescence programmée sa raison d'être. » Depuis peu aussi, la peinture figurative s'est muée en arme politique. « La peinture figurative a ce rapport ancestral et immédiat entre le regardeur et l'objet regardé, qui la rend accessible à un large public, observe Giulia Andreani. C'est très important à notre époque, où l'art est devenu un énième rempart des élites. » Les artistes afro-américains ou d'ascendance africaine, tels que Kerry James Marshall, Kehinde Wiley ou Lynette Yiadom-Boakye, l'ont bien compris, en représentant des corps noirs pour figurer les « invisibles » sur les cimaises des musées.

Un dernier facteur, enfin, explique ce regain d'intérêt, la crise. Quand rien ne va plus, ce médium pluri-séculaire rassure les collectionneurs. « Les galeries qui autrefois ricanaient ont intégré un peintre de service dans leur liste d'artistes », pointe avec ironie Eva Hober. Car la peinture, même dans un marché de l'art chamboulé par le Covid-19, reste plus facile à vendre. « On revient à la peinture comme on revient à l'or », soupire Agnès Thurnauer. Pourtant, ajoute-t-elle, « être peintre, ce n'est pas faire de belles images efficaces, des œuvres qui en jettent plein la vue, mais aller bien au-delà de la surface des choses. »

MILLÉNALES – PEINTURES 2000-2020, DU 25 SEPTEMBRE AU 3 JANVIER, FRAC NOUVELLE-AQUITAINE MÉCA, FRACNOUVELLEAQUITAINE-MECA.FR

PICTURALITÉ(S), DU 26 SEPTEMBRE AU 13 DÉCEMBRE, MAISON DES ARTS DE MALAKOFF, MAISONDESARTS.MALAKOFF.FR



De gauche à droite et de haut en bas, *Picabia sans aura*, de Nicolas H. Muller, 2016. *Big Big et Big Bang (When)*, d'Agnès Thurnauer, 2014. *La Haine de la peinture*, de Nina Childress, 2009. *Devant l'arbre*, de Thomas Lévy-Lasne, 2020.

